

ÉDUCATION

TROUBLES D'APPRENTISSAGE

CAHIER THÉMATIQUE G > LE DEVOIR, LES SAMEDI 25 ET DIMANCHE 26 OCTOBRE 2014



Francis Reddy :
« Il faut toujours se battre. »
Page G 3



Intégration au marché du travail :
Encore du chemin à faire !
Page G 4

Octobre est le mois de la sensibilisation aux troubles d'apprentissage, un ensemble de problèmes qui toucheraient environ 10% des Québécois, petits et grands. S'ils sont de mieux en mieux documentés et traités — on n'en guérit pas — ces troubles demeurent des facteurs d'isolement. Avant même qu'un diagnostic ne puisse être formulé, il est parfois long de repérer le problème. L'estime de soi en prend un coup et l'aide n'est pas toujours disponible au moment opportun. Des spécialistes et des bénévoles œuvrent depuis des années pour améliorer les conditions d'apprentissage des personnes qui en souffrent et pour permettre l'émergence de tous leurs talents, tant à l'école que sur le marché du travail. Tour d'horizon d'une réalité à partager.



Poisson, œuvre de Maxwell Bitton, un jeune peintre de 23 ans atteint d'autisme. En 2011, un professeur de l'école À pas de géant a fait la découverte de son extraordinaire talent caché. Cette semaine, les 22 et 23 octobre 2014, s'est tenue à Montréal sa toute première exposition solo, sous le titre de *Son monde / his world*, au profit de la Fondation de l'école À pas de géant. maxwellbitton.com.

Mieux comprendre les troubles d'apprentissage

Les troubles d'apprentissage sont mal perçus et mal compris, estime Jean-Louis Tousignant, président du conseil d'administration de l'Association québécoise des troubles d'apprentissage (AQETA). Ce problème, qui touche quelque 800 000 Québécois, « n'a pas de classe sociale » et est beaucoup plus complexe que les troubles de l'attention.

VICKY FRAGASSO-MARQUIS

« C'est un trouble neurologique qui se manifestera indépendamment de la classe sociale », a résumé M. Tousignant, qui travaille depuis 35 ans dans le domaine de l'éducation. Les enfants issus d'un milieu plus favorisé sont donc aussi susceptibles d'être atteints de dyslexie (trouble relié à la lecture) ou de dysorthographe (trouble relié à l'écriture).

Comme il s'agit d'un trouble biologique, l'enfant trainera ce boulet toute sa vie, bien qu'il puisse compenser et trouver des moyens de s'améliorer. « C'est comme la vue. Une paire de lunettes ajustée va permettre de bien voir. On peut trouver des stratégies qui contournent les éléments de difficulté », a-t-il expliqué.

En travaillant intensivement, l'enfant pourra donc réussir à mieux vivre avec ses difficultés, parce qu'il en a la capacité. M. Tousignant insiste sur le fait que de tels troubles d'apprentissage ne sont pas une forme de déficience intellectuelle. « Le jeune a toutes les capacités de pouvoir apprendre », a-t-il souligné.

Cependant, pour y arriver, il faudra que ces élèves travaillent très fort, d'autant plus qu'ils sont souvent affectés par d'autres problèmes, tels que le déficit d'attention ou le syndrome de Gilles de la Tourette. Les recherches ont



Le président du conseil d'administration de l'Association québécoise des troubles d'apprentissage (AQETA), Jean-Louis Tousignant

démonstré que 42% des décrocheurs éprouvent des difficultés en lecture, en écriture et en mathématiques.

Les troubles d'apprentissage peuvent toutefois être moins aigus si les parents exposent leurs enfants aux lettres et aux sons dès l'âge de quatre ans. « L'aspect neurologique sera toujours présent, mais l'enfant aura plus d'équipement pour l'affronter », a remarqué l'ancien directeur d'école.

Mieux adapter les écoles

Même si les enfants déploient des efforts

importants, encore faut-il que leur environnement scolaire les aide à se dépasser. Or les enseignants, les intervenants et les écoles en général ne sont pas encore adaptés à ces enfants.

M. Tousignant croit, par exemple, qu'à l'université les enseignants devraient être mieux préparés à intervenir auprès de ces cas particuliers et, à partir de là, ajuster leurs pratiques en conséquence. Les orthopédagogues devraient aussi obtenir une maîtrise pour travailler auprès des enfants, a-t-il ajouté.

Or ces changements devront être implantés dans toute l'école. « Tout doit être mis en place systématiquement dans chacune des classes d'une école. Ça veut dire qu'on forme tout le personnel et qu'on le traite lui-même. On utilise les équipes de professionnels, on va chercher les ressources à la commission scolaire », a-t-il soutenu.

Lourdeur administrative du ministère

Malgré tous ces efforts déployés par les écoles, celles-ci doivent se plier encore aux restrictions budgétaires et à la lourdeur administrative qui s'ensuit. Pour que le ministère de l'Éducation débloque des ressources pour les jeunes en difficulté, les intervenants de l'école doivent obligatoirement élaborer un plan d'intervention où ils vont documenter leur diagnostic.

Le plan est long à développer et plusieurs parents feront une demande, ce qui les force parfois à attendre jusqu'à un an pour qu'il soit transmis au ministère. Ces règles strictes empêchent certains élèves d'avoir accès à des outils technologiques essentiels pour leur réussite.

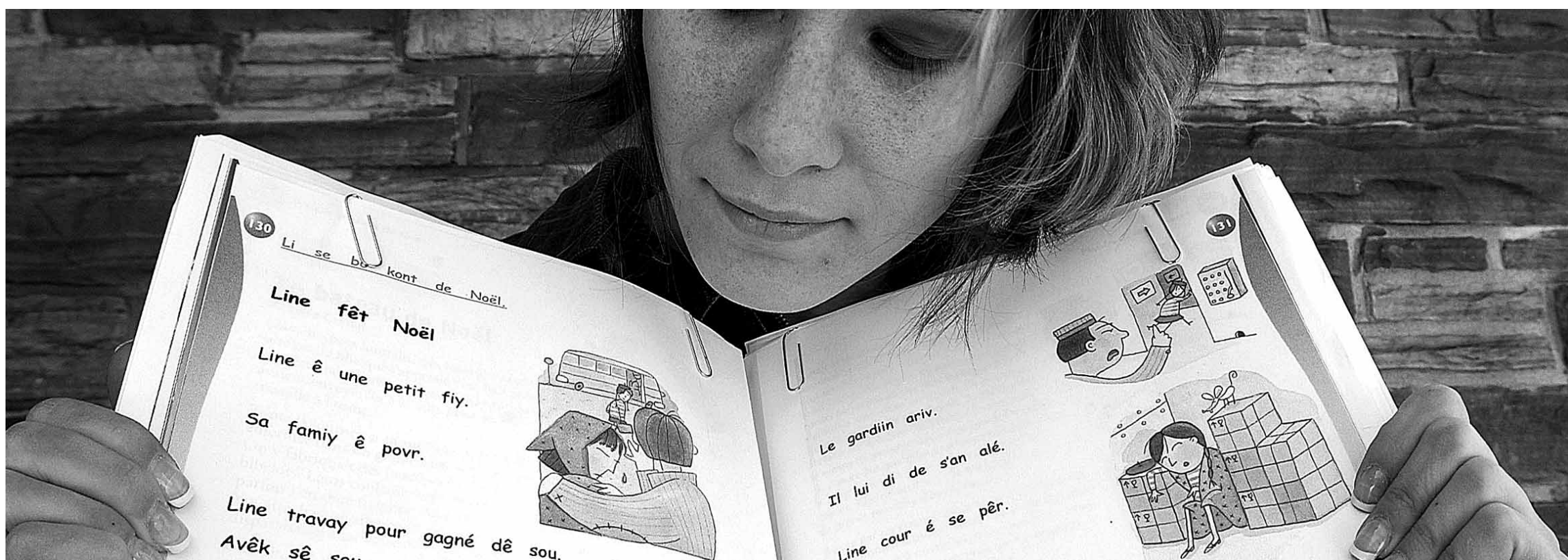
« [Les technologies] soutiennent de façon importante nos jeunes. Par exemple, un appareil de synthèse vocale aide l'enfant à lire le texte, mais l'enfant le traite lui-même. L'outil ne fait pas le travail pour lui, il le soutient », a-t-il insisté.

M. Tousignant prône une approche plus globale, par exemple en munissant tous les ordinateurs d'une école de logiciels pour les élèves en difficulté. C'est d'ailleurs une mesure qu'il a lui-même implantée dans une de ses anciennes écoles. Mais, pour que toutes les écoles puissent se le permettre, il faudra un appui financier du ministère.

« Il y a quelques années, on avait à peu près 12% des élèves en difficulté, et on était rendu à 21% l'année dernière. Et il n'y a pas eu une augmentation si substantielle que ça des ressources qui vont venir les soutenir et les aider », a-t-il regretté.

Collaboratrice
Le Devoir

ÉDUCATION



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Le problème ne vient pas des facultés intellectuelles de l'enfant, mais bien d'un déficit neurologique qui touche des régions spécifiques du cerveau : l'aire de Broca, associée à l'apprentissage de la lecture, ou encore la région pariétale du cerveau, associée à l'apprentissage des mathématiques.

Troubles d'apprentissage : agir le plus tôt possible

ASSIA KETTANI

Des échecs scolaires répétés, des périodes de devoirs interminables, des difficultés qui semblent insurmontables... jusqu'à ce qu'on se rende compte que l'enfant est dyslexique. Touchant quelque 800 000 Québécois, la dyslexie fait partie des troubles d'apprentissage qui se caractérisent par des difficultés persistantes à apprendre et par des retards au niveau du développement des apprentissages.

Contrairement aux idées reçues, les troubles d'apprentissage touchent des jeunes au quotient intellectuel élevé, rappelle tout d'abord le neuropsychologue Dave Elleberg, professeur à l'Université de Montréal. Le problème ne vient pas des facultés intellectuelles de l'enfant, mais bien d'un déficit neurologique qui touche des régions spécifiques du cerveau : l'aire de Broca, associée à l'apprentissage de la lecture, ou encore la région pariétale du cerveau, associée à l'apprentissage des mathématiques. « Et ce déficit va les empêcher de réussir à la hauteur de leur potentiel, malgré leurs belles capacités intellectuelles », poursuit-il.

Les plus connus sont la dyslexie, qui consiste en un déficit du processus d'identification et de production de mots, accompagnée de la dysortho-

graphie, qui est liée aux difficultés d'écriture. À cela s'ajoute la dyscalculie, qui affecte l'apprentissage des mathématiques. Mais il y en a d'autres, débattues, méconnues ou ignorées, donc plus difficiles à encadrer, comme la dyspraxie, qui touche les habiletés motrices, les troubles de la mémoire, « souvent confondus avec le trouble du déficit d'attention », précise Dave Elleberg, les dysfonctions non verbales, qui peuvent affecter les relations sociales, ou encore la dysphasie, qui touche la communication.

Ne pas confondre problèmes et troubles

Notons également que ce ne sont « pas tous les problèmes d'apprentissage qui sont des troubles », précise Line Laplante, professeure au Département de didactique des langues à l'UQAM. « Un jeune peut avoir deux ou trois ans de retard en lecture ou en écriture, sans que ce soit dû à un déficit d'ordre neurologique. » Pour identifier le trouble, il s'agit donc, dans un premier temps, de s'assurer que les difficultés scolaires ne sont pas dues à des facteurs psychologiques, sociaux ou environnementaux, comme un deuil, une situation d'intimidation, un manque de motivation ou de stimulation. Pour cela, l'idéal est de s'assurer en contexte scolaire d'un

travail d'évaluation interdisciplinaire : « L'orthopédagogue évalue l'apprentissage scolaire, le psychologue, les capacités cognitives, et l'orthophoniste, les capacités de langage oral », dit Nathalie Chapleau, professeure au Département d'éducation et de formation spécialisées de l'UQAM.

Le neuropsychologue, quant à lui, peut poser un diagnostic différentiel. « On évalue l'ensemble des différentes fonctions du cerveau importantes pour apprendre : les capacités de raisonnement, de logique, d'abstraction, pour s'assurer que l'intelligence est intacte. On décrit la mémoire à court terme, l'attention soutenue, divisée ou sélective, l'organisation, les fonctions cérébrales exécutives, la gestion de l'information et, ultimement, la lecture, l'orthographe, les mathématiques », dit Dave Elleberg. À l'appui, les techniques d'imagerie cérébrale, de moins en moins invasives, permettent d'évaluer des enfants en situation d'apprentissage.

Et, contrairement aux difficultés d'apprentissage liées à des facteurs psychologiques ou sociaux, ou encore aux autres troubles, comme celui du déficit d'attention, le trouble d'apprentissage, lui, persiste malgré les efforts, les conseils et les médicaments.

Est-ce à dire que l'enfant est condamné à échouer? Loin de

là, car nombre d'intervenants, de stratégies et d'outils sont à la disposition des jeunes pour les aider à contourner, surmonter et pallier leur trouble. « Un myope est une personne qui voit mal, à laquelle on donne des lunettes pour mieux voir. Le même principe s'applique aux jeunes dyslexiques », estime Annie Parenteau, orthopédagogue et membre de l'Association québécoise des troubles de l'apprentissage (AQETA).

Quelles sont ces béquilles? En première ligne, les orthopédagogues disposent dans leur besace de façons de travailler, de trucs et de conseils. « On peut, par exemple, segmenter la tâche en plus petites unités, demander à l'enfant de lire paragraphe par paragraphe et de faire un résumé, dans ses mots, de ce qu'il a compris », dit Annie Parenteau.

Autre proposition d'apprentissage, prônée notamment par Nathalie Chapleau : les stratégies de compensation. « Puisque ces jeunes utilisent beaucoup le sens, j'utilise la morphologie dérivationnelle : à l'intérieur des mots qui ont plusieurs syllabes, certaines parties de mots, comme les préfixes et les suffixes, ont un aspect sémantique associé. » Line Laplante, quant à elle, a travaillé sur des outils pour enseigner efficacement de la lecture, en vue de leur diffusion auprès

des enseignants. Mais il peut aussi s'agir de plans d'aménagement, comme le fait de donner plus de temps pour lire, pour terminer un travail ou même un examen. Les outils technologiques ont également connu de belles avancées, comme les dictionnaires électroniques, les correcteurs orthographiques, les logiciels de suggestion de mots ou de synthèse vocale.

« Plus la population est au courant de ce qu'on peut faire, meilleur est le pronostic pour notre future génération de travailleurs », dit Annie Parenteau. Et les résultats sont là pour le prouver : le diagnostic d'un trouble et la mise en place d'un plan d'intervention peuvent faire passer d'une situation d'échec à des résultats de 75 ou 80%. « Avec des ressources et un suivi, un jeune a toutes les possibilités de poursuivre son parcours scolaire avec succès », dit Nathalie Chapleau. Et, au-delà de l'école, un dyslexique peut devenir avocat, bibliothécaire, comédien, accéder à une profession qu'il aime et dans laquelle il est compétent.

Un diagnostic tardif

Quant au bon moment pour poser le diagnostic, tout dépend du trouble. Alors qu'une dysphasie peut déjà être repérée à l'âge de trois ans, la dyslexie est habituellement éva-

luée après deux ans d'école, pour pouvoir constater un décalage entre ce que l'élève a appris et ce qu'il aurait dû apprendre. Mais il faudrait que ce soit encore plus tôt, estime Dave Elleberg. Dès l'âge de quatre ans, un enfant dyslexique n'a pas la même conscience phonologique que les autres, ce qu'on remarque en faisant des jeux de mots, de rimes ou de sons. Un cochon qui joue avec un ballon tout rond? « Un enfant de quatre ans va trouver ça drôle, alors qu'un enfant dyslexique aura du mal à comprendre », précise Nathalie Chapleau. Or, pour que le jeune ne perde aucun jalon de son apprentissage, le plus tôt est donc le mieux. « On a tout intérêt à mettre en place les outils le plus tôt possible », dit Annie Parenteau. La prévention porte ses fruits. »

Aujourd'hui, vu que les troubles d'apprentissage sont de mieux en mieux connus et encadrés, Line Laplante se réjouit du fait que, « à l'université, la proportion des étudiants qui présentent un trouble d'apprentissage va en augmentant. Ça veut dire que tout le système scolaire qui précède l'entrée à l'université a réussi à fournir à ces personnes des mesures d'aide suffisantes pour progresser. »

Collaboratrice
Le Devoir

Quand l'estime de soi s'écroule

ASSIA KETTANI

Pour de nombreuses personnes, vivre avec un trouble d'apprentissage revient à fournir plus d'efforts pour obtenir des résultats décevants et à être confronté de façon quotidienne à l'échec. Une situation dont les séquelles se manifestent à plusieurs niveaux, notamment à travers une faible estime de soi et un état d'anxiété chronique.

« Tout le monde a besoin de se faire dire qu'il est bon. C'est ce qui alimente l'estime de soi et la construction de son image », avance Dave Elleberg, neuropsychologue et professeur au Département de kinésiologie de l'Université de Montréal. Alors que, en contexte scolaire, les enseignants utilisent fréquemment des systèmes de valorisation faits d'étoiles, de bonshommes sourires et de tableaux d'honneur, le jeune souffrant de dyslexie, lui, n'a jamais d'étoile et son nom ne figure pas sur le tableau d'honneur. « On lui dit simplement de travailler plus fort. » Selon les circonstances, ses échecs peuvent être attribués à la paresse ou à de faibles capacités intellectuelles. À une autre époque, on aurait dit simplement qu'« il n'est pas fait pour l'école ».

Dans sa famille, le jeune peut être amené à penser, à tort ou à raison, qu'il doit avoir de bons résultats et un comportement irréprochable pour mériter l'amour des parents. « Imaginez le stress de performance », avance Germain Duclos, psychoéducateur et orthopédagogue, dont le dernier ouvrage, *Le sentiment d'infériorité chez l'enfant*, va paraître aux éditions du CHU Sainte-Justine.

Mais l'angoisse peut tout aussi bien provenir de l'intérieur chez des jeunes qui ont « de belles compétences sur le plan oral, qu'ils n'arrivent pas à exploiter au niveau de l'écrit. Cette distinction entre les deux façons de performer peut prendre une dimension dramatique », dit Nathalie Chapleau, professeure au Département d'éducation et de formation spécialisées de l'UQAM.

Et les conséquences peuvent être énormes. « À la longue, le jeune développe un stress affectif constant, une peur de l'échec ou des examens, la crainte de décevoir ses parents ou les enseignants et de ne pas être à la hauteur. Il peut tomber dans un état chronique d'anxiété qui va causer des troubles du sommeil, des maux de ventre ou de tête », dit Dave Elleberg. Sans oublier que l'anxiété chronique affecte aussi les capacités cérébrales cognitives. « La structure de la mé-

moire peut être atteinte et fonctionner moins bien, ce qui ne fait qu'exacerber la situation. »

Selon la réaction de son environnement, il va réagir différemment. « Il existe une minorité d'enfants ayant un trouble d'apprentissage dont l'estime de soi n'est pas affectée. Il s'agit de jeunes dont les parents eux-mêmes ont vécu des échecs, qui ne valorisent pas l'école et qui ne pratiquent aucune activité intellectuelle, de lecture ou d'écriture », explique Germain Duclos.

L'âge critique se situe autour de 8 ans, car c'est l'âge où l'enfant peut se juger lui-même. Auparavant, il demeure préservé par une part de naïveté : un enfant en 1^{re} ou 2^e année peut très bien vivre avec un trouble d'apprentissage important et n'en avoir aucune conscience. Mais, avec « l'apparition de la pensée logique et critique, qui se situe autour de 8 ans, l'enfant est capable de se comparer aux autres et se rend compte que les autres apprennent plus facilement que lui. Il en devient conscient et en souffre », précise Germain Duclos.

Dans une telle situation, Germain Duclos est catégorique : il s'agit d'un engrenage qu'il faut briser à tout prix. Pour les parents, la première chose à faire est de comprendre « que leur jeune est brillant et qu'il n'est pas paresseux. Il faut



COURTOISIE LES ÉDITIONS DU CHU SAINTE-JUSTINE

Le psychoéducateur et orthopédagogue, Germain Duclos

VOIR PAGE G 3 : ESTIME

LES ÉDITIONS LA PENSÉE inc.

514 848-9042
Sans frais: 1 800 667-5442
www.editions-lapensee.qc.ca

POUR FACILITER L'APPRENTISSAGE DE L'ÉCRITURE ET DE LA LECTURE

Un outil pour faciliter l'apprentissage de l'écriture

Lisette Ouellet • Marlène Deschênes • Christine Soucy

Ces documents à reproduire proposent différents outils pour faciliter l'apprentissage de l'écriture, dont l'orthographe d'usage et grammaticale. Cette collection comprend un cahier pour chaque année du primaire.

Matériel reproductible

Apprentissage lent et intelligence

L'envers de la médaille

Jacques Tétrault

Combien d'enfants voient leur estime de soi anéantie parce que nous disons qu'ils sont paresseux alors qu'ils sont juste lents à apprendre et lents à utiliser leurs connaissances? Dorénavant cela va changer...

Prenez contact avec nous pour la liste des prix.

ÉDUCATION



ALBERT CESARE ASSOCIATED PRESS

Le système scolaire est encore trop rigide pour accueillir ces élèves qui ont un trouble de l'apprentissage, selon le comédien et animateur Francis Reddy.

« Il faut toujours se battre »

Le comédien et animateur Francis Reddy peut témoigner de la difficulté d'élever un enfant qui éprouve un trouble d'apprentissage. « On est amené aux limites de nos compétences en tant que parent », a-t-il expliqué, lui qui est le père d'un enfant atteint de dysorthographe.

VICKY FRAGASSO-MARQUIS

Celui qui est devenu le porte-parole de l'Association québécoise des troubles d'apprentissage (AQETA) s'est souvent senti incompetent avec son fils. « Il faut toujours se battre », a-t-il constaté.

À l'école primaire, on a posé pour son fils un diagnostic de difficultés d'écriture ainsi qu'un autre de déficit de l'attention. M. Reddy et sa conjointe, aidés d'une orthopédagogue, ont travaillé fort pour que leur enfant persévère jusqu'à l'université, où il étudie actuellement.

L'animateur dit toutefois avoir « frappé un mur » lorsque son fils est entré au cégep. Tout le soutien dont il avait bénéficié au primaire et au secondaire s'était envolé, parce qu'il était maintenant considéré comme un adulte. Lui et sa conjointe n'ont donc pas pu s'engager autant qu'ils l'auraient voulu, parce que le collègue ne partageait plus les informations avec eux.

« Ce n'est pas vrai qu'on devient mature à 18 ans. Le 18 devient un chiffre qui ne veut rien dire. Si on ne laisse pas le parent participer et

aider pour que ça se passe bien et que l'enfant réussisse, c'est un cul-de-sac », a-t-il regretté.

M. Reddy insiste beaucoup sur le rôle important des parents dans l'encadrement de leur enfant en difficulté. « Il faut qu'on y mette le temps. Si on ne le fait pas, c'est voué à l'échec. Ce n'est pas vrai que le système va faire le travail pour nous », a-t-il martelé.

De la flexibilité dans l'apprentissage

Le système scolaire est encore trop rigide pour accueillir ces élèves qui ont un trouble de l'apprentissage, selon lui. Les enseignants devraient adapter leur pédagogie à ces cas particuliers. Par exemple, un enfant qui présente des difficultés d'écriture pourrait être évalué sur un film qu'il aura produit sur la matière à apprendre.

« Le professeur, dans sa façon de donner la matière et ensuite de vérifier la compétence, permet à tout soi-disant handicap de ne plus en être un », a-t-il résumé.

Ces élèves en difficulté seront aussi bien scolarisés que les autres, mais avec des moyens qui facilitent leur apprentissage, a-t-il soutenu. « Le but de l'école, c'est de s'assurer que l'enfant absorbe la matière et qu'il devienne compétent », a-t-il poursuivi.

Il vante le modèle de l'Université McGill, inspiré de plusieurs établissements scolaires américains, qui offre à ses étudiants en situation de difficulté la possibilité de passer des examens spéciaux selon leurs besoins. Par exemple, un élève dyslexique peut avoir accès à un examen oral dont les questions lui sont lues.

De plus, cette flexibilité dans l'enseignement ne serait pas dispendieuse, a avancé M. Reddy, puisque les écoles n'auraient pas à embaucher des spécialistes ou à assumer des coûts pour des outils technologiques.

Des jeunes talentueux

L'animateur croit que ces changements sont nécessaires pour faire éclore les talents de ces jeunes, qui ont souvent une intelligence particulièrement développée.

« On retrouve énormément de dirigeants d'entreprise, de patrons, de créateurs, de gens extrêmement enrichissants pour la société qui ont dû prendre d'autres chemins », a-t-il expliqué.

Il mentionne entre autres le cas du cofondateur de la société Apple, Steve Jobs, qui a lui-même eu un parcours scolaire difficile avec son trouble de dyslexie. L'homme d'affaires fondateur de Virgin, Richard Branson, a lui aussi avoué sa dyslexie en lançant son autobiographie en 2012.

De plus, un sondage mené en 2007 par une professeure de la Cass Business School de Londres auprès de 139 entreprises a révélé que plus du tiers des entrepreneurs éprouvaient des problèmes de dyslexie.

« Ils ont un imaginaire, ils ont une façon de penser, de créer, d'avancer qui sont exceptionnels. Ce sont des gens qui ont un potentiel, et, le jour où on se rend compte de ça, on a envie de leur dire: "Merci pour ce que vous nous apportez" », a-t-il conclu.

Collaboratrice
Le Devoir



ICI RADIO-CANADA

Le comédien et animateur Francis Reddy

ESTIME

SUITE DE LA PAGE G 2

changer d'approche », résume Dave Ellemborg. Et la première intervention doit se placer au niveau affectif. « Le noyau de l'estime de soi provient de la relation d'attachement. Le parent va beaucoup rassurer l'enfant s'il lui dit qu'il l'aime pour qui il est, et non pas pour ce qu'il fait. »

Mais ces conseils ne se limitent pas à la sphère familiale. À l'école, Nathalie Chapleau invite les enseignants à éviter de saturer la copie de fautes d'orthographe soulignées en rouge et à plutôt mettre l'accent sur ce que l'enfant fait de bien pour conserver sa motivation: un discours intéressant, un jugement pertinent, une analyse juste. Et valoriser les efforts plutôt que les résultats. « Ça fait toute la différence: reconnaître qu'il s'est engagé, a mobilisé ses ressources, a tenté de trouver une solution pour résoudre cette tâche. » Et attention au redoublement: « Un échec devant tout le monde, qui sabote l'estime de soi et qui est un important fac-

teur de décrochage scolaire », insiste Germain Duclos.

Bien sûr, le degré de souffrance peut varier d'un enfant à l'autre. « J'ai déjà travaillé avec un élève de 3^e année qui avait fait une tentative de suicide. Il était complètement désemparé face à ses difficultés », poursuit Nathalie Chapleau. Pour ces jeunes, l'orthopédagogue cède la place aux interventions en santé mentale. « Lorsque la détresse est trop profonde, les orthopédagogues sont impuissants. Ces jeunes-là ont besoin d'un soutien médical et il faut les diriger en pédiopsychiatrie », poursuit-elle.

Du côté de l'apprentissage, Germain Duclos évoque également l'importance de faire vivre des réussites et non plus des échecs. Pour cela, « micrograder les difficultés », prône-t-il, ou encore « ne pas lui proposer un défi où il a moins de 80% de chances de réussir. »

Autre clef de voûte d'une confiance en soi à rebâtir: la valorisation à travers d'autres sources de compétences, « une question d'équilibre et de santé mentale, avance-t-il. Il faut que ces enfants se trouvent une valeur ailleurs que dans le milieu

scolaire, comme les sports, les activités sociales ou les activités artistiques. »

Un objectif d'autant plus important que les jeunes atteints d'un trouble d'apprentissage sont dotés de « belles qualités intellectuelles », rappelle Dave Ellemborg. « Leur trouble est un petit îlot de faiblesse dans un océan de force. » Pour cela, il déplore le fait que, en contexte scolaire, les programmes spécialisés axés sur les arts, les multimédias ou les sports sont, la plupart du temps, l'apanage des bons élèves, alors qu'ils « pourraient être une soupape pour les élèves ayant un trouble d'apprentissage. »

Mais, malgré les embûches, nombreux sont ceux qui y parviennent, rappelle-t-il, pour peu qu'ils aient trouvé du soutien. « Je les appelle les survivants, les combattants, ceux qui réussissent et qui finissent leur secondaire et leur cégep avec de bons résultats. Ils nous rappellent que, avec pas tant de choses que ça, on peut faire beaucoup. »

Collaboratrice
Le Devoir

Votre enfant a des difficultés d'apprentissage, d'adaptation ou de comportement ?

Le CENOP est spécialisé dans l'évaluation et la rééducation d'enfants atteints de troubles d'apprentissage, d'adaptation ou de comportement.

- Évaluation neuropsychologique des troubles d'apprentissage
- Diagnostic psychologique des troubles du spectre de l'autisme
- Suivi en psychothérapie
- Suivi en psychoéducation
- Rééducation orthopédagogique
- Atelier PIFAM sur les fonctions attentionnelles

Aidez votre enfant
Contactez-nous au 514-858-6484
ou sans frais 1-877-858-6484
www.cenopfl.com

PARCE QUE PERSONNE N'APPREND DE LA MÊME FAÇON

30 Fleury Ouest, Montréal, QC H3L 1S8
916 boul. Sainte-Adèle, Sainte-Adèle, QC J8B 2N2
cenopfl@cenopfl.com



ÉDUCATION

TROUBLES D'APPRENTISSAGE AUX ÉTUDES SUPÉRIEURES

Les ressources disponibles sont-elles suffisantes ?

JACYNTHE LEBLANC

Nombreux sont les jeunes qui ont un ou plusieurs troubles d'apprentissage. Mais, avec l'évolution de la science et depuis l'avènement de l'imagerie cérébrale au début des années 1990, il est possible de poser un meilleur diagnostic et de les aider. Les ressources qui leur sont offertes au cours du primaire et du secondaire ne sont plus un mystère. Mais qu'en est-il lorsque ces élèves arrivent aux études supérieures ?

« Pour l'élève qui se présente dans un établissement [post-secondaire], il y a des services [...] qui accueillent tous les élèves qui ont tout type de handicap ou de trouble pour leur offrir des accommodements [et] des possibilités de parcours comme à tous les autres élèves », explique Odette Raymond, personne-ressource auprès de l'Association québécoise des troubles de l'apprentissage (AQETA). Ces ressources sont variées : psychologue, travailleur social, conseiller en orientation, aide pédagogique, centre d'aide en français, service de tutorat par les pairs, aides technologiques. Elles varient selon l'établissement, « mais, dans tous les établissements, il y a des services », insiste M^{me} Raymond.

C'est à l'étudiant de faire les démarches auprès de son établissement d'études supérieures pour obtenir de l'aide et celui-ci doit avoir « un rapport diagnostique posé par une personne reconnue compétente en la matière » pour avoir accès aux services. S'il n'a pas de diagnostic, il sera dirigé vers des cliniques externes pour l'obtenir. « À partir de ce diagnostic, on analyse les besoins de l'étudiant. On analyse les besoins qu'on va devoir combler pour qu'il puisse faire ses études comme tout le monde », dit-elle, tout en expliquant la marche à suivre.

Odette Raymond, qui a également été conseillère en services adaptés au Cégep du Vieux-Montréal pendant 25 ans, suggère aux nouveaux étudiants ayant un TA de rencontrer « le conseiller en services adaptés au mois de juin si possible, pour que, dès la rentrée au mois d'août, il y ait des choses déjà mises en place ».

Elle est consciente, par contre, du fait que ce ne sont pas tous les étudiants qui veulent le dire. « Plus on se rapproche du milieu de l'emploi, plus les étudiants, on dirait, sont inquiets des répercussions de l'étiquette qui les suit et des répercussions que ça va avoir sur le milieu du travail. »

Quand on parle de TA, on fait référence généralement à la dyslexie (trouble spécifique de la lecture), à la dysorthographe (trouble spécifique de l'orthographe) ou encore à la dyscalculie (trouble spécifique du fonctionnement mathématique). « Mais il y a aussi toutes les autres fonctions cérébrales qui sont importantes pour apprendre, comme les capacités d'organisation, de planification, de gestion de l'information, la mise en place des priorités. C'est ce qu'on appelle nos fonctions exécutives », mentionne Dave Elleberg, professeur agrégé de l'Université de Montréal et docteur en neuropsychologie. Autrement dit, « lorsqu'une capacité cérébrale n'est pas optimale et que cela fait en sorte que ça porte atteinte à l'apprentissage, il s'agit alors d'un trouble d'apprentissage », précise-t-il.

Le chercheur rajoute que les TA sont d'origine génétique. Les personnes ayant un trouble d'apprentissage sont intelligentes, mais « une partie [de leur] cerveau [fait] en sorte que les régions qui sont activées dans l'apprentissage de la lecture, dans l'apprentissage de l'orthographe [par exemple] [...] peuvent moins bien se développer ».

La flexibilité des études supérieures

Pour M. Elleberg, un avantage majeur de la structure des études supérieures réside dans le fait qu'il y a beaucoup plus de flexibilité pour l'étudiant. En effet, ce dernier peut alléger son horaire, en fonction de ses besoins et de la façon dont il fonctionne, en ayant moins de cours ou en prenant des cours d'été, par exemple. Ces accommodements, qui doivent être faits de concert avec un aide pédagogique pour s'assurer du suivi du programme scolaire, ne visent pas à « donner des avantages à cause d'un



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Pour le professeur agrégé de l'Université de Montréal et docteur en neuropsychologie, Dave Elleberg, un avantage majeur de la structure des études supérieures réside dans le fait qu'il y a beaucoup plus de flexibilité pour l'étudiant.

trouble, mais à permettre [à l'étudiant] de partir sur le même pied que tout le monde, de poursuivre ses études. Cela ne lui donne pas non plus une garantie de réussite », précise M^{me} Raymond.

Mais un problème reste : l'accumulation des échecs. Les jeunes qui arrivent au cégep, dit Odette Raymond, ont une estime de soi « très affectée » et éprouvent de l'anxiété. C'est pourquoi il est important d'offrir dès le primaire et le secondaire un soutien aux élèves ayant un TA, afin de faciliter leur arrivée au cégep et à l'université, pour ceux qui désirent y aller. Parce que, « comme vous et moi, illustre Dave Elleberg, quand on se frappe à répétition le nez

contre le même mur de brique, on fait quoi ? On va se dire que ce n'est pas pour [soi et on va] faire autre chose ».

Améliorations à apporter

Depuis une dizaine d'années, M^{me} Raymond a constaté une augmentation importante du nombre d'étudiants ayant un trouble d'apprentissage. Cela a pour conséquence que, bien que les ressources soient présentes, « on n'a pas assez de personnel pour rencontrer tous les étudiants », souligne-t-elle. « Dans la pratique, au quotidien, ce qu'on voit, c'est qu'il y a plus d'étudiants qui viennent chercher des services et cogner aux portes, poursuit la consultante. [...] Et les situations que vivent les étudiants sont de plus

en plus complexes. » Il n'est pas rare, en effet, que les étudiants aient un diagnostic avec plus d'un TA.

Et plusieurs apprennent qu'ils ont un TA au cours de leurs études supérieures, ce qui peut être autant un choc qu'un soulagement pour eux. « Ils se disent : "Si j'avais su ça ! Je me suis fait traiter de paresseux toute ma vie. Je suis content de savoir que je ne suis pas paresseux, mais que j'ai un trouble d'apprentissage !" », raconte Odette Raymond. Par la suite, ils doivent l'accepter et « accepter d'aller chercher de l'aide », rajoute la consultante.

Plus de TA qu'auparavant ?

Selon le neuropsychologue

clinicien, il n'y a pas forcément aujourd'hui plus de jeunes ayant un trouble d'apprentissage ; on ne les connaissait tout simplement pas. « On ne savait pas que c'était d'origine neurologique. On n'avait pas les outils nécessaires et on n'avait pas les critères diagnostiques. » Même son de cloche chez Odette Raymond, pour qui, aujourd'hui, « ils sont rares les gens qui ne connaissent personne ayant un trouble d'apprentissage ». C'est donc plus accepté et les gens ont moins honte d'en parler dans le milieu scolaire, entre autres. Et le jeune ayant un TA n'est nullement défini par celui-ci.

Collaboratrice
Le Devoir

INTÉGRATION AU MARCHÉ DU TRAVAIL

Encore du chemin à faire !

Michel Leblanc entend régulièrement des entreprises qui disent s'inquiéter de la disponibilité d'une main-d'œuvre qualifiée. À cela, le président et chef de la direction de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain (CCMM) leur répond que ce discours est intenable si elles ne cherchent pas de quelle façon elles pourraient recruter des individus ayant un trouble d'apprentissage qui ont les compétences requises.

JACYNTHE LEBLANC

« C'est nécessaire que les individus ayant un trouble d'apprentissage se fassent dire qu'il y a des places pour eux, que, s'ils développent leur talent, il va y avoir une capacité de les intégrer, estime Michel Leblanc. Mais il y en a qui doivent parler aussi aux entreprises, aux employeurs et aux ressources humaines en leur disant : "Organisez-vous". »

Pour faire passer ce message, il s'engage depuis quelques années auprès de l'AQETA, l'Association québécoise des troubles de l'apprentissage. Par différentes activités, M. Leblanc vise à mettre en valeur le travail et la mission de l'organisme, dont une partie consiste en l'intégration au marché du travail des personnes ayant un trouble d'apprentissage (TA).

Dans les deux dernières années, Michel Leblanc a été le président d'honneur de la soirée-bénéfice de l'AQETA. Celui qui est constamment sollicité pour s'engager dans plusieurs causes a décidé de donner du temps à « des causes qui touchent l'intégration en emploi de gens qui peuvent avoir une contribution, mais où ce n'est pas facile et où il y a des défis. [...] Les gens qui ont des compétences et des capacités, [il faut] les intégrer pleinement au marché du travail, même si cela veut dire de créer des conditions facilitantes », explique M. Leblanc.

Un marché du travail peu conscient

Le président et chef de la direction de la CCMM a l'impression que la communauté des affaires est peu consciente de l'existence de travailleurs ayant



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Selon le président et chef de la direction de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain, Michel Leblanc, l'employeur devrait pouvoir demander à un employé futur ou actuel s'il a un trouble d'apprentissage.

un TA et de ce qui peut être fait pour faciliter leurs tâches. Ils sont employés au sein de presque toutes les organisations. « Et moi, je ne suis pas certain que mes ressources humaines l'ont su dès le départ, raconte M. Leblanc. Parfois, elles l'ont détecté en cours de route, mais je ne suis pas certain qu'elles se sont posé la question : "Comment définit-on la tâche pour faciliter la vie de ces gens ?" » Pour lui, c'est à l'entreprise d'être sensible à cette situation et c'est une situation qui se gère assez bien. Il suffit, entre autres, d'être à l'écoute des employés ayant un TA et d'accepter de revoir les tâches en fonction des enjeux. Ce sont des pratiques que la CCMM a mises en place.

Oser poser les questions et ne pas craindre d'y répondre

Selon Michel Leblanc, l'employeur devrait pouvoir demander à un employé futur ou actuel s'il a un trouble d'apprentissage. « C'est un défi de confiance, admet-il. On n'est pas en train de dire [...] qu'il n'aura pas l'emploi ou qu'il n'aura pas la promotion. Cela veut surtout dire que moi, je dois me demander, à partir du moment où on me le dit, comment je peux découper les tâches » pour faciliter le travail. Il est primor-

dial que ce ne soit pas vu dans le but de discriminer une personne.

Mais il reste encore beaucoup de chemin à faire avant d'arriver à ce stade de confiance. Rares sont ceux qui vont dire en entrevue qu'ils ont un trouble d'apprentissage. L'expérience d'Odette Raymond, personne-ressource à l'AQETA et ancienne conseillère en services adaptés au Cégep du Vieux-Montréal, tend à démontrer que « plus on se rapproche du milieu de l'emploi [...], plus les étudiants sont inquiets des répercussions de l'étiquette qui les suit et des répercussions que ça va avoir sur le milieu du travail ». Et, comme plusieurs troubles d'apprentissage peuvent souvent passer inaperçus, il est plus facile de les cacher dans un milieu de travail. Cela n'empêche pas qu'il y a un effort de sensibilisation à faire « pour que les entreprises comprennent ce qu'est un trouble d'apprentissage, les impacts que cela a sur le rendement au travail et que ce n'est pas si malin que cela », explique M^{me} Raymond. Elle soutient que, en échange de quelques accommodements, il est possible d'avoir de très bons employés ayant un TA. Un avis que partage le président de la CCMM.

« Quelqu'un qui a un enjeu de concentration ne devrait pas être dans le corridor passant à côté de la machine à café où tout le monde parle », illustre-t-il. Et c'est à l'employeur de s'adapter à ces réalités. « Le resserrement démographique qui s'en vient, ce sont moins de candidats pour les postes. » Et plus rapidement l'employeur est au courant des défis du travailleur, moins il va y avoir de stress pour les deux parties. « On n'y arrivera pas systématiquement demain dans toutes les grandes entreprises, dit avec réalisme Michel Leblanc. Mais, à mon avis, c'est ce vers quoi on doit tendre. Comment adapte-t-on le milieu à des individus qui peuvent apporter une contribution, mais qui ont des défis particuliers à relever ? »

Les entreprises doivent être claires

Favoriser l'intégration au sein du marché du travail de personnes ayant un TA passe par un positionnement des entreprises qui signifie « je veux qu'on trouve des façons d'intégrer des gens qui [vivent] avec un trouble d'apprentissage. Je veux qu'on y réfléchisse » [...]. Ça prend quelqu'un dans le système qui est capable de faire passer ce message-là », explique M. Leblanc. À la communauté des affaires, il dit : « Vous pouvez faire quelque chose et il y a des ressources compétentes qui vont pouvoir vous aider pour vos ajustements [...]. Et si vous prenez cette décision-là de dire à votre monde : "On va écouter et on va s'ajuster", vous allez être gagnant et, collectivement, on va être gagnant. »

« Avoir un trouble d'apprentissage, c'est une petite portion de choses que j'ai plus de difficultés à faire, mais ça ne m'enlève pas mes grandes qualités, mes grandes richesses, mes grandes possibilités », rappelle Odette Raymond. « Souvent, les personnes ayant un trouble d'apprentissage n'ont pas besoin d'une batterie de moyens et de mesures, mais la petite chose dont elles ont besoin, il faut qu'elles l'aient. Si elles ne l'ont pas, elles n'y arriveront pas. Quand on s'arrête pour analyser les besoins, ce n'est pas si épouvantable que ça », conclut-elle.

Collaboratrice
Le Devoir

ÉDUCATION

TDAH

De la difficulté de réussir à l'école quand on ne peut pas se concentrer

Au Québec, 8% des enfants souffrent d'un trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDAH), de nature à miner leur estime de soi ainsi que leur capacité de fonctionner en milieu familial, social et scolaire. Un trouble qui reste aujourd'hui encore tabou, alors même que, diagnostiqué à temps, bien traité et assumé, il peut être apprivoisé et compensé. « Bien encadré à la maison et à l'école, l'enfant peut même envisager une vie adulte accomplie et très créative. Beaucoup de nos humoristes et de nos artistes présentent ce trouble », affirme Christiane Laberge, omnipraticienne et grande spécialiste de cette maladie. Entrevue.

PROPOS RECUEILLIS PAR
HÉLÈNE
ROULOT-GANZMANN

Un enfant est souvent très actif, désobéissant et impulsif... À quel moment ses parents doivent-ils se demander s'il ne souffre pas d'un TDAH ?

Si on envoie son adolescent à l'épicerie chercher du beurre, du lait et du pain et que, systématiquement, il revient sans le pain... on se pose des questions. Perdre ses mitaines, perdre ses gants, c'est correct en première et en deuxième années du primaire. En troisième, non. Quelquefois, on demande au parent s'il tient encore la main de son enfant quand il traverse la rue et il répond que oui... Il a 10 ans! On lui demande pour quoi, il répond qu'il est distrait. Tout ça, ce sont des indices qui peuvent nous mettre sur la voie.

A contrario, comment être certain que son enfant n'est pas atteint ?

Commençons par faire disparaître l'anxiété que peut ressentir un enfant. C'est certain qu'un adolescent dont les parents viennent de divorcer, qui subit un déménagement, qui se retrouve dans un 3 1/2 à Montréal alors qu'il habitait à Longueuil dans une maison, qui vit avec une nouvelle belle-mère ou un nouveau beau-père et qui ne sait pas où il va coucher le soir parce qu'il ne comprend rien au système de garde, eh bien il n'est pas disponible pour l'étude. Mais il ne souffre pas d'un TDAH pour autant. Il y a des critères. Il faut que le trouble se soit manifesté avant l'âge de 12 ans et que ce soit constant. L'ange chez grand-papa qui devient un démon à la maison, ce n'est pas un TDAH.

Quelque 8% des enfants sont atteints par ce trouble au Québec. Est-ce qu'il y a plus de cas aujourd'hui ou est-ce seulement qu'ils sont mieux repérés ?

On les diagnostique mieux, c'est vrai. Mais ils sont surtout plus dysfonctionnels qu'auparavant. Autrefois, il y avait plus d'activités physiques en classe. De nos jours, 70% du temps scolaire se passe assis. Quand on a un déficit d'attention, c'est tout un défi! Il n'y en a donc pas plus qu'auparavant, mais, dans nos sociétés occidentales devenues très sédentaires, ça paraît plus. En revanche, ce qui change en ce moment, c'est le clivage filles-garçons. On a longtemps cantonné ce trouble aux garçons. On se rend compte aujourd'hui que les filles qui sont dans le coin de la classe à toucher sans arrêt leur couette de cheveux ou la petite gomme en dessous de la table souffrent d'un TDAH. Mais, comme elles ne dérangent personne, elles sont repérées moins rapidement.

Que faire lorsque le diagnostic tombe ?

On commence par les mesures non pharmacologiques. La première d'entre elles: on couche les enfants plus tôt parce que, souvent, ils ont de la difficulté à trouver le sommeil. On les fait manger le matin, on leur offre une certaine routine et on les récompense, parce que la dopamine est un des transmetteurs qui posent problème dans un TDAH. Il faut donner des objectifs clairs, routiniers, de sorte que l'enfant puisse prévoir ce qui va se passer. Ça le rassure. Pendant qu'on fait les devoirs, rien ne l'empêche de se lever aux 10 minutes pour faire le tour de la table et manger une datte. Ou de se balancer sur



MYCHELE DANIAU AGENCE FRANCE-PRESSE

« À QI équivalent, les personnes atteintes d'un TDAH font deux ans d'études de moins que les autres. »

une chaise berceuse et de jouer avec un ballon pendant qu'il récite une leçon. Il y a de petites choses comme ça qui fonctionnent jusqu'à un certain point. Mais notre enfant peut avoir un diagnostic qui nécessite de voir un spécialiste. Son TDAH peut s'accompagner de dyslexie, de dyscalculie, de difficultés d'apprentissage de la lecture, de l'écriture. On peut faire appel à un orthophoniste, à un psychologue ou à un neuropsychologue. Et, selon la réponse de l'enfant à toutes ces méthodes, on pourra envisager de le médicamenter.

On évoque aussi souvent l'importance d'adopter une bonne hygiène de vie...

Pas seulement pour ces enfants-là! Les pesticides, les additifs, les colorants alimentaires et même le sucre au-

raient un impact sur l'attention des enfants... Régulièrement, cette rumeur revient, mais rien de tout ça n'a jamais été prouvé. Cela dit, mieux vaut avoir une alimentation saine et équilibrée. Idem pour le sport. Tous les enfants devraient se dépenser au moins une heure chaque jour, ils seraient tous beaucoup plus calmes. Mais il est vrai, cela dit, que les sports d'équipe, même très simples, aident beaucoup les enfants atteints d'un TDAH, parce que ça leur apprend la hiérarchie, les habiletés sociales, le respect des autres, l'arrêt des mouvements, etc. Et, grâce à l'oxygénation, le développement du cerveau va être amélioré.

Concrètement, comment se sent un enfant atteint d'un TDAH ?

J'ai eu un petit garçon en

consultation qui me disait que c'est comme s'il avait une télécommande dans la tête, mais qu'il n'en avait pas le contrôle. Chaque fois qu'un stimulus passe, on s'y accroche. Je vous parle, je vois un monsieur qui traverse la rue, je ne vois pas la lumière qui vient de changer de couleur, je vois la dame qui vient de s'asseoir... Comment je fais pour me concentrer? Comment je fais pour savoir de quelle couleur sont les yeux du monsieur qui s'en vient? Je ne suis pas capable de fixer mon attention sur ça. Vu de l'extérieur, ça peut être tout aussi bien des enfants plutôt rêveurs que d'autres, impulsifs, qui sautent partout et qui ne tiennent pas en place. Parfois, un mélange.

Et quelles sont, au final, les conséquences sur les résultats scolaires ?

A QI équivalent, les per-

sonnes atteintes d'un TDAH font deux ans d'études de moins que les autres. C'est tout un défi de suivre un programme scolaire lorsqu'on a de la difficulté à se concentrer et à rester en place. Cela dit, le fait d'être diagnostiqué, et donc de comprendre pourquoi on est comme ça, permet aussi de trouver ses propres solutions. Beaucoup font des listes pour ne rien oublier, d'autres font du sport pour évacuer toute cette adrénaline. Le potentiel intellectuel de ces enfants n'est pas inférieur à celui des autres et certains auront même une très belle carrière professionnelle. Ils sont d'ailleurs généralement très créatifs, car ils ont une manière très particulière de réfléchir et d'agencer les idées.

Collaboratrice
Le Devoir



centam

Clinique d'évaluation
neuropsychologique et
des troubles d'apprentissage
de Montréal

514.528.9993
Sans frais 1.877.628.9993
www.centam.ca



Diagnostic des troubles d'apprentissage

Pourquoi la Centam ?

Au cours des dernières années, nous avons :

- Complété plus de 7000 suivis en neuropsychologie
- Donné plus de 300 conférences et formations
- Dirigé des recherches sur la réussite scolaire
- Participé à plus de 100 entrevues dans les médias

Une évaluation à la Centam permet de :

- Préciser la nature des troubles d'apprentissage
- Obtenir un diagnostic neuropsychologique
- Connaître les ressources pédagogiques pertinentes
- Trouver des solutions
- Obtenir des mesures d'aide

ÉDUCATION

L'apport des technologies de l'information

Sans être une panacée, les technologies de l'information et des communications (TIC) transforment le parcours scolaire des élèves ayant un trouble d'apprentissage. Si ces technologies ont pris un véritable essor dans les écoles au cours des dernières années, l'accompagnement entourant leur utilisation s'avère fondamental.

ÉTIENNE
PLAMONDON ÉMOND

Jean Chouinard, conseiller pédagogique à la Commission scolaire de Montréal (CSDM) et personne-ressource du RÉCIT en adaptation scolaire, n'aime pas utiliser le mot « béquille » pour décrire les aides technologiques fournies aux élèves ayant un trouble d'apprentissage. Il lui préfère le terme d'« orthèse pédagogique ». Il compare ainsi ces outils informatiques à une paire de lunettes. « Ce n'est pas que je suis un moins bon lecteur: mes yeux font en sorte que je ne suis plus capable de lire un texte. Les aides technologiques vont servir de la même façon pour compenser une difficulté à décoder un texte », explique-t-il.

Depuis une dizaine d'années, une grande évolution s'est produite dans l'univers des logiciels spécialisés pour les élèves aux prises avec des obstacles neurologiques ou avec des surcharges cognitives dans un contexte d'apprentissage. Lorsque les interventions humaines ne suffisent plus, que l'élève n'arrive pas à développer ses propres stratégies pour atteindre des objectifs et qu'il est sur le point de prendre du retard dans son cheminement, des programmes informatiques sont appelés en renfort.

Il s'agit souvent d'aides technologiques à la rédaction, à la révision-correction ou à la lecture. Par exemple, des idéateurs permettent de structurer des textes ou des exposés oraux grâce à des graphiques. Des prédicteurs orthographiques ou à correspondance phonologique proposent des choix pour trouver plus facilement la bonne orthographe d'un mot. Des logiciels de synthèse vocale produisent une lecture auditive afin de mieux faire comprendre un texte ou de réviser un mot rédigé.

En 2008, une directive de la Direction de la sanction des études a autorisé les élèves ayant un trouble d'apprentissage à utiliser les aides technologiques en contexte d'évaluation. Mais ces logiciels, rap-

pelle M. Chouinard, ne doivent pas faire la tâche à la place de l'élève, mais plutôt le soutenir dans son exécution. L'outil alerte, questionne ou incite à la réflexion.

« Certains croient que c'est un avantage que les autres n'ont pas. Ce n'est pas vrai, affirme M. Chouinard. Si un bon lecteur utilise un outil de synthèse vocale, ça va l'amuser pendant les cinq premières minutes. Mais, après, cela va le déranger ou lui nuire. »

Marc Tremblay, conseiller en service adapté au Cégep de Saint-Jean-sur-Richelieu, réalise en ce moment une recherche exploratoire avec un nombre restreint d'adultes ayant un trouble d'apprentissage. Il souhaite ainsi observer l'effet des aides technologiques. Jusqu'à maintenant, l'un de ses constats les plus étonnants concerne le traitement de texte. « Seulement de faire le passage de l'écriture à la main à l'écriture sur l'ordinateur, il y a un effet très positif, note-t-il. On pense souvent à des logiciels très complexes, mais le seul fait d'écrire avec un ordinateur, ça les amène à travailler des stratégies de correction ou d'écriture très différentes. » En revanche, d'autres logiciels, comme le dictionnaire électronique ou la synthèse vocale, peuvent aider certaines personnes, mais avoir un effet négatif sur d'autres. « Après d'un étudiant ayant un trouble d'apprentissage, on a encore souvent tendance à donner l'ensemble complet, mais il se peut qu'une de ses fonctions ait un effet négatif sur lui », prévient-il.

L'importance de l'encadrement

Les retombées positives ne sont pas seulement dues à la technologie. « Sans accompagnement pédagogique, il y a peu ou pas de résultats », assure M. Tremblay. Même constat pour les plus jeunes. « Il faut des intervenants qui montrent à l'élève comment s'en servir de façon technique et pédagogique, pour s'assurer qu'il s'approprie bien les outils et maîtrise leurs possibilités », dit Jean Chouinard. En 2007,



ACFAS
Thierry Karsenti, titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les TIC en éducation

celui-ci avait cosigné une enquête dans la *Revue canadienne de l'apprentissage et de la technologie*, dans laquelle il constatait que l'utilisation des TIC par les orthopédagogues était peu soutenue ou peu généralisée. « Aujourd'hui, je pense qu'on a atteint une masse critique d'orthopédagogues qui maîtrisent les TIC, mais ce n'est pas encore assez. »

Dans un contexte d'enseignement, Thierry Karsenti, titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les TIC en éducation, observe que les nouvelles technologies permettent à un élève de travailler d'une manière individuelle. « Ce qui semble difficile pour les jeunes, c'est d'exposer leur faiblesse devant toute la classe. Les technologies permettent parfois de s'exercer, tout en étant évalué, sans être jugé publiquement. L'élève fait des exercices et, s'il se trompe, c'est son logiciel ou son application qui lui demande de se reprendre. » Par contre, s'il juge que « les technologies peuvent donner une rétroaction plus fréquente que le meilleur des enseignants sur Terre », M. Karsenti considère aussi que le rôle de l'accompagnateur est central. « La technologie permet à l'élève d'être plus autonome. Le danger avec cette perception, c'est qu'on s'imaginerait qu'il va apprendre tout seul. Il lui faut tout de même un cadre. Il n'aura pas besoin d'une intervention toutes les deux minutes, mais il en aura besoin d'une façon régulière. »

À ses yeux, il faut aussi prendre en considération le rôle crucial des parents. « Ce qui m'embête avec les logiciels très spéciali-



JON AUSTRIA ASSOCIATED PRESS

Depuis une dizaine d'années, une grande évolution s'est produite dans l'univers des logiciels spécialisés pour les élèves aux prises avec des obstacles neurologiques ou avec des surcharges cognitives dans un contexte d'apprentissage.

sés que certains orthopédagogues défendent, c'est qu'on ne se pose pas la question de savoir si le logiciel est disponible à la maison, commente-t-il. Quand c'est une famille bien nantie, elle aura les moyens d'acheter un logiciel à 300 \$. Mais pour les autres familles? Je prône l'usage de logiciels ou de technologies qu'on va retrouver aussi dans les foyers à revenu défavorisé. Selon moi, ce sera beaucoup plus important que l'intervention de l'intervenant à l'école. »

Or la tablette et l'infonuagique tendent aujourd'hui à rendre accessibles, parfois gratuitement ou à faible coût, certaines fonctions. « Auparavant, la prédiction de mots ou la syn-

thèse vocale étaient assurées par des logiciels spécialisés. Maintenant, on les retrouve sur nos portables ou sur Internet, ou encore intégrés aux caractéristiques générales d'une tablette », se réjouit Jean Chouinard.

Au collégial, le rôle de l'accompagnateur se transforme. Depuis l'acceptation de certains logiciels dans les classes du primaire et du secondaire, de plus en plus d'élèves ayant un trouble d'apprentissage arrivent au cégep déjà équipés et formés. « Ça modifie notre accompagnement », admet Marc Tremblay. On part moins à la base et on peut pousser plus loin l'utilisation du logiciel lorsque la transition au collé-

gial est difficile. Les stratégies acquises avec ces technologies au secondaire ne fonctionnent parfois plus avec l'exigence du niveau collégial. »

À ce stade, montrer une utilisation autonome des TIC devient important. Jean Chouinard rappelle que ces technologies ne sont « jamais une pilule miracle. Il y en a qui vont apprendre de ces outils, qui vont acquérir une compétence et les délaisser tranquillement. D'autres auront toujours besoin de l'apport technologique tout au long de leur vie scolaire ou socioprofessionnelle. »

Collaborateur
Le Devoir

CENTENNIAL ACADEMY

Une approche universelle qui met l'élève au cœur du système

Est-ce qu'une seule formule éducative convient à tous? Non, répondent les spécialistes de la question, qui sont de plus en plus nombreux à favoriser la conception universelle de l'apprentissage (CUA). Mais si cette méthode pédagogique, qui consiste à partir des besoins spécifiques de chaque élève pour trouver des solutions qui seront appliquées ensuite à tout le groupe, est de plus en plus mise en œuvre aux niveaux collégial et universitaire, elle reste encore très minoritaire au primaire et au secondaire. Au Québec, seule la Centennial Academy, établissement anglophone privé situé dans l'arrondissement Côte-des-Neiges à Montréal, a adopté cette approche.

HÉLÈNE ROULOT-
GANZMANN

La scène se passe visiblement en pleine brousse. Un singe, un pingouin, un éléphant, un poisson, un phoque et un chien forment une ligne. Derrière eux apparaît ce qui semble être un baobab. Devant, un professeur assis à son bureau annonce à tous les candidats: « Aux fins d'une sélection impartiale, tout le monde doit être soumis au même examen: veuillez donc grimper à cet arbre! »

De quoi faire sourire? Cette illustration est pourtant souvent utilisée par les défenseurs de la conception universelle de l'apprentissage pour démontrer toute l'absurdité du système scolaire tel qu'il est encore majoritairement pratiqué. Un enseignement et une évaluation qu'ils jugent trop rigides et qui ne tiendraient pas compte du fait que la population est de plus en plus diversifiée.

« La CUA, c'est le futur dans nos sociétés de plus en plus mixtes », estime Angela Burgos, directrice de la Centennial Academy. Quelque 90 % des élèves qui viennent chez nous présentent un diagnostic, qu'il s'agisse d'autisme, d'hyperacti-

vit, d'un trouble de l'attention, d'un retard moteur ou langagier. Mais nous accueillons aussi des élèves dont la langue maternelle n'est ni le français, ni l'anglais, des adolescents issus de l'immigration qui présentent une diversité culturelle ou religieuse, des étudiants surdoués ou sous-doués. Tous ces jeunes qui ne peuvent pas réussir dans le système scolaire classique et uniforme. »

CUA. Derrière ces trois lettres se cache donc une approche pédagogique originale. Une approche qui met l'élève au cœur du système, ou plus précisément les élèves, et qui impose donc à l'enseignant de s'adapter à chacun de ses groupes. Bref, qui part du principe qu'il n'existe pas un apprenant typique.

« Chaque personne a sa propre façon de recevoir l'information », explique M^{me} Burgos. Les habiletés et le processus cognitif sont différents d'un individu à l'autre, mais aussi ils peuvent varier en fonction des situations et des contextes et au fil du développement du cerveau. L'idée, c'est de répondre aux besoins spécifiques de chacun pour en faire bénéficier tout le groupe. »

Ainsi, lorsque, en raison d'un trouble de l'anxiété, un

élève refuse de faire un exposé oral, l'enseignant, plutôt que de le stigmatiser, peut proposer à toute la classe de choisir entre la présentation devant le groupe ou la création d'une capsule vidéo à la maison. Si, compte tenu de ses limitations, un autre a besoin de plus de temps pour faire un examen, le professeur peut prévoir une évaluation plus courte afin que tous puissent avoir le temps nécessaire pour la mener à terme. Dans le cas d'un autre encore qui serait trop désavantagé si on tenait compte de ses fautes d'orthographe, l'encadrant peut doter l'ensemble de la classe d'un correcteur orthographique afin de soutenir l'apprentissage de la langue.

Autre élément-clé de cette approche: l'environnement de travail, qui doit être propice aux études.

« Ça veut dire, d'une part, des groupes réduits, 18 apprenants au maximum, et ça signifie aussi que ce sont les enseignants qui vont de classe en classe, les élèves restant dans le même milieu, où ils ont leur propre étagère, leur propre ordinateur personnel, explique la directrice de la Centennial Academy. D'autre part, les lumières sont tamisées, les salles de classe sont moquetées, afin



CENTENNIAL ACADEMY

La Centennial Academy est le seul établissement à avoir adopté la conception universelle de l'apprentissage.

d'atténuer le bruit. Ça signifie également que tout fonctionne selon une routine très stricte. Un lundi est un lundi et il se déroule toujours de la même façon. Ça rassure les élèves. Une fois que l'enseignant a identifié les divers besoins de son groupe en début d'année, il trouve des solutions et il explique à tous comment son cours va fonctionner et se dérouler. Ensuite, il ne doit pas en déroger. Apprendre, c'est périlleux, poursuit M^{me} Burgos. Les élèves se mettent en danger. Pour qu'ils y parviennent, on doit donc créer un environnement dans lequel ils se sentent émotionnellement en sécurité. »

Si la méthode pédagogique adoptée diffère du schéma

classique, la Centennial Academy ne satisfait pas moins au programme québécois d'éducation, et les élèves qui sortent du secondaire peuvent envisager de continuer au collège et à l'université. L'établissement se targue d'ailleurs de voir 96 % de ses élèves sortir diplômés du secondaire en cinq ans, alors même que la plupart d'entre eux présentent des troubles divers et variés.

« La conception universelle de l'apprentissage forme des jeunes plus autonomes, résilients, engagés, équilibrés, qui savent ce que c'est que de travailler en groupe, d'être partenaires dans un projet, de trouver leurs propres solutions, assure M^{me} Burgos. Bref,

ils sont mieux armés pour entrer dans l'âge adulte. »

La Centennial Academy accueille chaque année 200 élèves en secondaire et elle dispose également d'un collège basé sur le même principe. Son enseignement n'est cependant proposé qu'en anglais.

« Nous avions l'intention d'ouvrir un secteur francophone, explique Sophie Léger, directrice adjointe de l'établissement. Mais il aurait fallu revoir tous nos protocoles, tout adapter, c'est vraiment très lourd. En revanche, nous recevons des élèves francophones, que nous accompagnons pour qu'ils puissent suivre dans des classes en langue anglaise. Cela dit, nous avons une recette qui fonctionne et nous aimerions bien en faire profiter les écoles francophones, qu'elles soient publiques ou privées. Ça pourrait prendre la forme d'un partenariat. Parce que c'est certain que, si on regarde à la fois l'évolution de la composition de la société, l'augmentation de certains diagnostics comme l'hyperactivité ou l'autisme, le décrochage scolaire et les coupes dans les budgets des commissions scolaires... La conception universelle, c'est la solution du futur, de nombreux chercheurs s'entendent là-dessus. »

Collaboratrice
Le Devoir

Renseignements:
<http://centennial.qc.ca>
L'année scolaire coûte 18 000 \$ tout compris (inscription, repas, ordinateur, etc.). Des bourses sont proposées.

ÉDUCATION

Obtenir un premier succès scolaire et y prendre goût

Écouter en classe, étudier, faire ses devoirs et s'appliquer pour les examens nécessite des efforts pour tous les jeunes, mais, pour ceux qui sont atteints d'un trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDAH), l'énergie à investir pour réussir doit être décuplée. Mais certains y arrivent et prennent goût au succès.

MARTINE LETARTE

Le passage de Julie Bouliane à l'école primaire a été difficile. Le secondaire a été encore pire, avec des notes toujours près de la limite de passage, une violente crise d'adolescence et une dépression sévère en 4^e secondaire. Si ses parents l'avaient laissée décrocher à 16 ans, elle l'aurait fait. Mais, au cégep, elle a eu une illumination: elle aimait l'école! Pour la première fois de sa vie et non la dernière. Aujourd'hui, âgée de 25 ans, Julie Bouliane est étudiante à la maîtrise en ressources humaines à l'École des sciences de la gestion de l'UQAM. Elle envisage le doctorat.

Que s'est-il passé au cégep pour vivre un tel revirement de situation? D'abord, Julie Bouliane avait accès à peu de programmes en raison de son dossier scolaire. Mais, coup de chance, elle adorait la musique et jouait du piano. Puis, ses parents étaient en mesure de lui offrir un soutien financier. Elle s'est donc tournée vers le cégep privé Vincent-d'Indy spécialisé en musique.

«C'est un petit collège où on était environ 20 étudiants par classe, et j'avais besoin d'un encadrement», raconte-t-elle. J'avais les mêmes professeurs tout au long de mon parcours et celle chargée de la mise à niveau en français, Muriel Buisson, a vraiment travaillé fort avec moi: elle déconstruisait les règles de grammaire pour me les faire comprendre, elle m'a montré le français de manière ultrasystématique et je me suis vraiment améliorée.»

Autre coup de chance, elle s'est fait une amie, Vanessa, qui l'a pratiquement forcée à lire.

«J'ai lu Le goût du bonheur, de Marie Laberge, et ça m'a fait aimer la lecture, confie-t-elle, émue. Je lis plus lentement que les autres et ça m'oblige à

faire des efforts, mais la lecture m'a beaucoup aidée dans mon français écrit.»

Avec des bases plus solides en lecture et en écriture, les études deviennent soudainement plus accessibles pour Julie.

Elle a ensuite obtenu un autre diplôme d'études collégiales pour faire augmenter sa moyenne en vue d'entrer à l'université en communications et politique. Le résultat de son premier travail universitaire: A+!

Surprise et efforts

Lorsque Julie raconte son parcours, on voit de vives émotions traverser les yeux de sa maman, Monique Brodeur. Elle est orthopédagogue de formation et doyenne de la Faculté d'éducation de l'UQAM. Lorsqu'elle a commencé ses études en orthopédagogie, elle était loin de se douter qu'elle aurait un jour une enfant ayant des difficultés d'apprentissage.

«Son père et moi avons fait des études universitaires, nous avons grandi dans des milieux où l'éducation était très importante et où il y avait beaucoup de livres, raconte-t-elle. Nous pensions qu'elle allait réussir à l'école comme nous, mais, très rapidement, nous avons vu qu'elle était différente.»

Déjà, en 2^e année, il devenait évident que Julie avait de la difficulté en lecture. Puis, elle a eu un premier échec en mathématiques à une étape, en 4^e année. Tout de suite, elle a commencé des séances d'orthopédagogie privées.

Puis, à 11 ans, Julie Bouliane a rencontré un neurologue. Le diagnostic: trouble déficitaire de l'attention. Elle a commencé à prendre du Ritalin.

Au secondaire, toutefois, alors qu'elle était dans une école où les élèves étaient généralement très performants, Julie a décidé d'arrêter la médication, par crainte d'être la



COURTOISIE JULIE BOULIANE

Le passage de Julie Bouliane à l'école primaire a été difficile. Aujourd'hui, âgée de 25 ans, elle est étudiante à la maîtrise en ressources humaines à l'École des sciences de la gestion de l'UQAM. Elle envisage le doctorat.

cible de moqueries. Chaque année, elle subissait une série d'échecs dans les premières étapes, puis, grâce à d'énormes efforts, elle réalisait une grande remontée à la dernière étape pour réussir ses matières de justesse.

«J'étais écrasée par la honte, et c'était très frustrant d'être confrontée à l'incompréhension de mes amis qui me disaient que c'était facile», affirme Julie Bouliane. Les examens me rendaient malade. Je travaillais trois ou quatre heures de plus que les autres chaque semaine, avec mes cours privés en mathématiques et en français donnés par des orthopédagogues. Je n'avais plus beaucoup de temps libre et l'école était devenue un écueil.»

Ses parents avaient eux aussi des moments de découragement.

«Nous vivions une grande in-

quiétude, parce que nous savions à quel point la réussite scolaire est importante pour se débrouiller dans la vie», indique Monique Brodeur. Nous regardions les différents programmes de formation et nous voyions toujours les portes se fermer. Nous avions l'impression qu'il n'y avait pas d'issue.»

Des améliorations sur le terrain

Julie et ses parents ont traversé toutes sortes d'épreuves et investi énormément d'énergie pour que Julie réussisse à l'école. Ils sont conscients qu'ils étaient privilégiés par la formation d'orthopédagogue et les contacts de Monique Brodeur, puis par leur situation financière.

Mais M^{me} Brodeur, aujourd'hui chercheuse en adaptation scolaire, précise que la recherche des dernières an-



COURTOISIE MONIQUE BRODEUR

La mère de Julie Bouliane, Monique Brodeur, est orthopédagogue de formation et doyenne de la Faculté d'éducation de l'UQAM. Lorsqu'elle a commencé ses études, elle était loin de se douter qu'elle aurait un jour une enfant ayant des difficultés d'apprentissage.

nées a permis des améliorations importantes sur le terrain, notamment en ce qui concerne la formation des enseignants, afin qu'ils puissent mieux aider les personnes atteintes d'un TDAH.

Julie remarque aussi que les services offerts à l'université pour soutenir les gens ayant un trouble d'apprentissage sont vraiment utiles. Alors qu'elle a très bien réussi son baccalauréat sans aide ni médication, elle a décidé d'aller chercher tout le soutien possible lorsqu'elle a dû faire une propédeutique pour être acceptée à la maîtrise en ressources humaines, même si elle n'avait pas étudié ce domaine au premier cycle. Elle appréhendait particulièrement un cours de comptabilité.

«J'ai droit à une heure de plus pour terminer mes exa-

mens, que je peux faire dans un petit local fermé», raconte-t-elle. Je suis aussi retournée voir le médecin pour recommencer une médication. Tout ça m'aide vraiment beaucoup.»

Maintenant, elle hésite entre le travail sur le terrain après sa maîtrise, pour aider les personnes atteintes d'un TDAH à s'intégrer dans les milieux de travail, et la poursuite de ses études au doctorat pour devenir professeure d'université.

«Je pourrais enseigner à l'université ce qu'il m'a été si difficile d'apprendre; ce serait comme un retour du balancier», dit-elle, encore étonnée de voir que différentes portes sont ouvertes maintenant pour elle et que, finalement, elle peut faire un choix.

Collaboratrice
Le Devoir

RÉUSSIR MALGRÉ UNE DYSLEXIE NON DIAGNOSTIQUÉE

Le parcours d'un combattant

Les troubles d'apprentissage sont un sujet d'actualité, alors que plusieurs personnes atteintes réussissent maintenant à accéder au cégep et même à l'université. Mais à quel prix y arrivent-elles? Justin Charbonneau, 22 ans, étudiant au diplôme d'études collégiales (DEC) en gestion de commerce au Cégep de Saint-Hyacinthe, a accepté de témoigner.

MARTINE LETARTE

Lorsqu'il était en 2^e année à son école de quartier, Justin Charbonneau se souvient que l'enseignante l'avait isolé du reste du groupe. Elle l'avait collé sur un mur de la classe et avait installé un paravent entre lui et les autres élèves.

«Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi elle avait fait ça», raconte-t-il. J'ai ensuite été montré du doigt par les autres élèves, rejeté, et j'ai eu des séquences de ça.»

Justin Charbonneau avait de grandes difficultés à l'école et, à la suite de cet isolement, ses notes ont encore chuté. Il a finalement dû recommencer sa 2^e année.

«Mes parents ne comprennent pas ce que j'avais; nous nous posions plein de questions», dit-il.

Aujourd'hui, Justin et sa famille comprennent enfin pourquoi il a toujours eu autant de difficulté à l'école.

«Je viens d'avoir un diagnostic de dyslexie de surface avec difficultés d'apprentissage», explique-t-il. Je peux avoir besoin de lire un texte trois ou quatre fois pour le comprendre.»

Changement d'école salutaire

Les parents de Justin faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour le soutenir au quotidien et lui permettre de réussir.

«Ils avaient entre autres rencontré le directeur de l'école pri-

maire, mais la situation ne s'était pas améliorée», affirme Justin. Je n'avais pas le suivi dont j'avais besoin.»

Ses parents ont donc décidé de le changer d'école.

«J'ai fait ma 5^e et ma 6^e années du primaire à l'Académie des sacrés-cœurs, une école privée de Saint-Bruno. Ça a été la meilleure décision que mes parents ont prise pour ma réussite! Sans savoir vraiment ce que j'avais et sans avoir d'outils technologiques pour m'aider, les professeurs étaient conscients de mes difficultés et ils me donnaient beaucoup de suivi. Je travaillais fort, par contre. Je restais toujours après l'école pour faire des travaux avec un professeur, puis j'avais un professeur privé le soir à la maison. Je devais faire environ trois fois plus de devoirs qu'un élève normal pour réussir.»

Les défis du secondaire

Heureux d'avoir terminé son primaire, Justin devait trouver une école secondaire. C'était tout un défi.

«Les écoles ne voulaient pas de moi, compte tenu de mon dossier scolaire; elles ne voulaient pas s'encombrer d'un élève en difficulté. Finalement, l'école secondaire Saint-Joseph, à Saint-Hyacinthe, qui offre un programme d'appui aux jeunes en difficulté, m'a accepté.»

Il faisait matin et soir le trajet en autobus de Sainte-Julie à Saint-Hyacinthe. Dans ce programme particulier, plus de

temps était accordé aux matières de base, comme les mathématiques. Toutefois, Justin continuait d'avoir de grandes difficultés. Lorsqu'il était en 3^e secondaire, il a été convoqué en cours d'année, avec ses parents, à une rencontre avec l'enseignante de mathématiques, puisque sa note était de 35%.

«Elle était presque convaincue que je ne pourrais pas passer mon année en mathématiques», raconte-t-il. Mes parents ne savaient plus où donner de la tête. J'ai décidé de travailler encore plus fort. Je restais toujours à l'école pour étudier après les cours et j'avais l'aide d'un professeur privé. Je travaillais comme un fou pour essayer de comprendre, de faire des liens! J'ai finalement obtenu 95% à l'examen de mathématiques.»

Pourquoi avoir travaillé si fort?

«Mes parents m'ont beaucoup soutenu et ils m'ont toujours dit que, si je voulais quelque chose, je devais aller le chercher», répond Justin. Par contre, ils étaient découragés parfois de voir tout ce que je devais affronter. C'est extrêmement difficile de se lever chaque matin en se disant qu'on ne réussira pas. Mes parents ont vraiment tout fait pour que je réussisse et ça n'aurait jamais été possible sans eux.»

Il a continué avec l'aide d'un professeur privé en 4^e secondaire, puis, en 5^e secondaire, il

a tenté de se débrouiller seul.

«Les professeurs privés coûtent cher, et aussi j'avais eu déjà beaucoup d'aide de leur part dans le passé, de même que de la part d'orthopédagogues, alors j'étais capable de mettre leurs trucs en application», explique Justin.

Il a finalement réussi son secondaire et il a été admis au cégep.

Diagnostic au cégep

En arrivant au cégep, toutefois, le choc a été brutal.

«Le programme comprend de la matière pointue et j'arrivais à passer de justesse ou j'échouais», dit-il, joint au cégep alors qu'il était en train d'étudier en pleine semaine de lecture.

Rapidement, ses échecs le menaçaient d'être mis à la porte du cégep. Découragé, il a appelé Annie Parenteau, orthopédagogue.

«Elle m'avait déjà beaucoup aidé par le passé et je lui ai expliqué que, même si j'écoutais en classe et que je travaillais très fort, ça ne fonctionnait pas», explique Justin. Elle m'a envoyé voir un orthophoniste et j'ai finalement obtenu un diagnostic.»

Grâce à son diagnostic, il a maintenant accès à des mesures de soutien au cégep.

«J'attends en ce moment de recevoir un ordinateur portable équipé de logiciels pour m'aider, indique Justin. Je suis aussi allé chercher de l'aide auprès de tuteurs au cégep, qui sont en fait des étudiants ayant bien réussi.»

Bref, le combat se poursuit pour Justin Charbonneau, mais cela ne l'empêche pas



COURTOISIE JUSTIN CHARBONNEAU

Justin Charbonneau avait de grandes difficultés à l'école et, à la suite d'un isolement organisé par sa professeure, ses notes ont encore chuté. Il a finalement dû recommencer sa 2^e année. Il ne comprend toujours pas pourquoi elle a fait ça.

d'avoir des rêves et des projets plein la tête.

«Je travaille sur mon projet d'entreprise de vêtement depuis que j'ai 18 ans et je souhaite terminer mon DEC, avant de me lancer officiellement en affaires», raconte ce-

lui dont le père est entrepreneur dans le domaine de la coiffure. Je suis conscient que c'est un gros défi, mais j'aime repousser mes limites.»

Collaboratrice
Le Devoir

ÉDUCATION

Ne pas échapper le prochain Einstein

Einstein et Léonard de Vinci étaient dyslexiques. L'entrepreneur britannique Richard Branson, associé à la marque Virgin, l'est aussi. Il y a, dans la population, de 10 à 15 % des gens qui sont aux prises avec un trouble d'apprentissage, soit un déficit cognitif permanent qui les place dans une situation de handicap à l'école ou au travail. Il faut savoir que, de nos jours, des outils assez simples et variés sont disponibles pour leur permettre de prendre la place qui leur revient dans notre société.

BENOIT ROSE

Fort malheureusement, les jeunes adultes qui vivent avec un trouble d'apprentissage (TA) n'en sont pas toujours pleinement conscients. Annie Parenteau, orthopédagogue et première répondante à l'Association québécoise des troubles d'apprentissage (AQETA), explique que ce sont souvent de jeunes décrocheurs en questionnement. Après avoir abandonné l'école, sans très bien comprendre pourquoi ça ne fonctionnait pas pour eux, ils vont se trouver un emploi, mais ils vont continuer à éprouver de l'insatisfaction. Ils vont souvent avoir de la difficulté à le conserver.

S'ils ne connaissent pas la nature neurologique de leurs difficultés, ces hommes et ces femmes risquent de ne jamais parvenir à exploiter pleinement leur riche potentiel. Les gens qui vivent avec la dyslexie, la dysorthographe ou la dyscalculie sont souvent aux prises avec une certaine dose de frustration, de stress, d'anxiété et de perte d'estime de soi. Pourtant, s'il est encore nécessaire de le rappeler, ces TA n'ont rien à voir avec le quotient intellectuel des personnes concernées. On n'a qu'à songer aux accomplissements d'Einstein pour s'en

convaincre.

« Ça peut changer la vie d'une personne de connaître enfin la raison pour laquelle elle a abandonné l'école », affirme avec justesse M^{me} Parenteau, qui souligne l'importance de diffuser massivement l'information et de partager les connaissances scientifiques sur les TA à travers la population.

Dyslexie et dysorthographe

Ces individus qui sont donc bien intelligents doivent malheureusement déployer une « surcharge cognitive constante » lorsque vient le temps de lire (dyslexie), d'écrire un texte (dysorthographe) ou de résoudre des problèmes mathématiques (dyscalculie), selon leur TA.

Il convient d'abord de faire la distinction entre les difficultés d'apprentissage et les troubles d'apprentissage. Les difficultés d'apprentissage sont passagères, car liées à des circonstances particulières dans la vie d'un enfant. Pour une raison ou pour une autre, un enfant arrivera sur les bancs d'école moins bien disposé à apprendre que ses camarades. Une intervention suivie auprès de ce petit être humain lui permettra d'éliminer le fossé existant. Les TA, eux, malgré une intervention sou-



COURTOISIE ANNIE PARENTEAU

L'orthopédagogue et première répondante à l'Association québécoise des troubles d'apprentissage (AQETA), Annie Parenteau

tenue, vont persister chez l'enfant. Ils sont permanents, car d'origine neurologique.

La dyslexie et la dysorthographe vont par ailleurs souvent de pair chez un enfant. Dans le cas de la dysorthographe, un trouble de l'écriture, « l'enfant va par exemple écrire le mot "auto" de plusieurs façons différentes sans s'en rendre compte. Il va écrire, disons, "auto", "oto" et "auteau" », illustre M^{me} Parenteau. Il va donc écrire un mot qui, au son, fonctionnera parfaitement, mais dont l'orthographe sera problématique. « L'enfant peut aussi oublier de mettre une lettre dans un mot, mais il ne verra pas qu'il y a une lettre

manquante. »

S'ajoutent souvent à cela des difficultés dans l'application des règles grammaticales. « Ce sont souvent des enfants qui ont énormément d'idées, qui sont très créatifs, poursuit l'orthopédagogue. À l'oral, ils vont être capables de s'exprimer très bien, de raconter une histoire avec beaucoup d'éléments et de détails. Mais, si on leur demande d'écrire cette histoire, ce ne sera pas la même. Lors de la production du texte, ils vont économiser les mots et tenter d'utiliser ceux qu'ils maîtrisent le mieux. » Au niveau cognitif, l'effort sera très intense.

Les indices de la dyslexie sont semblables : à la lecture,

l'enfant va régulièrement confondre ou omettre des lettres ou encore faire des concisions de son. Ce ne sont là que des exemples d'indice, et plusieurs critères sont évidemment nécessaires pour diagnostiquer un TA, prévient l'orthopédagogue, dont le travail est notamment de répondre aux interrogations du public.

Des outils pour réussir

L'AQETA s'est donné pour mandat d'assurer l'égalité des chances de ces 800 000 personnes qui, au Québec, vivent avec un TA. Elle se porte notamment à la défense de leurs droits auprès de diverses instances. Elle participe également à la formation des intervenants et à la sensibilisation du grand public, entre autres par le biais de congrès, de conférences, d'ateliers, de programmes de perfectionnement et de la diffusion d'information.

Elle œuvre aussi à faire évoluer le marché de l'emploi vers une meilleure intégration de ces personnes talentueuses. « Il y a encore beaucoup de personnes vivant avec un TA qui ont peur de le dire », avance Lise Bibaud, directrice générale de l'AQETA. Elles craignent d'être déconsidérées par leurs collègues ou leur patron. Aujourd'hui, pourtant, M^{me} Bibaud constate que de plus en plus d'employeurs se montrent soucieux de profiter des compétences évidentes de leurs employés aux prises avec un TA et d'adapter leur milieu de travail en conséquence, ce à quoi contribue concrètement l'AQETA.

« Il y a, dans toutes les sphères de la société, des gens qui vivent avec un TA, et on reçoit des appels téléphoniques de tous les types d'emploi », de l'ouvrier

en construction à l'avocate, sans oublier ceux et celles qui poursuivent leurs études universitaires aux cycles supérieurs. Il faut dire que, de nos jours, l'intervention auprès de ces individus se fait plus rapidement et plus efficacement qu'autrefois, si bien que, comme l'ajoute M^{me} Bibaud, on est à même aujourd'hui de réussir à en amener un plus grand nombre là où ils désirent se rendre.

Les méthodes de travail et les outils disponibles sont très variés, mais on peut mentionner le dictionnaire électronique de poche, les fonctions d'aide de certains logiciels offrant la prédiction de mots et la synthèse vocale, ainsi que les correcteurs orthographiques comme Antidote. Ce n'est pas compliqué de donner de bons outils, souligne M^{me} Parenteau. Ce qui est plus difficile, dit-elle, c'est rejoindre tous les gens qui en ont besoin.

Une conception plus universelle de l'apprentissage exigerait d'ailleurs, indique la directrice générale, que ces fonctions informatiques soient enseignées à tous les enfants au cours de l'apprentissage régulier du français écrit à l'école. Ainsi, tout comme les pentes intégrées aux trottoirs de nos villes profitent tant aux personnes à mobilité réduite qu'aux autres usagers selon leurs besoins, ces outils efficaces ne devraient peut-être pas faire l'objet d'une mesure exceptionnelle auprès des individus en situation de handicap et devraient être mis à la disposition de tous. Et on risquerait peut-être moins d'échapper le prochain Einstein.

Collaborateur
Le Devoir



FRANCOIS LO PRESTI AGENCE FRANCE-PRESSE

L'Association québécoise des troubles d'apprentissage (AQETA), qui veut être la référence en la matière et qui propose d'éclairer le sujet, dispose de différentes sections locales.

Pour en savoir plus sur les troubles d'apprentissage

BENOIT ROSE

De nombreuses ressources existent pour les personnes qui vivent avec un trouble d'apprentissage (TA). D'autres sont plutôt destinées à leurs parents ou à leur entourage.

Pour expliquer la dyslexie à un enfant âgé de 7 à 12 ans, l'ouvrage *Laisse-moi t'expliquer la dyslexie*, de Marianne Tremblay, écrit en collaboration avec l'orthophoniste Martine Trussart, est disponible aux éditions Midi-Trente. Les parents peuvent aussi se plonger dans *Le don de la dyslexie*, de Ronald Dell Davis et Eldon M. Braun, ou encore dans l'ouvrage collectif *Génération dyslecteurs*, signé notamment par Vincent Goetry. Fruit du travail d'une vingtaine de spécialistes originaires de la Belgique, de la France et du Québec, ce dernier est coédité par Erasme Édition et Fondation Dyslexie.

Pour aider un enfant dyslexique ou dysorthographe, une nouvelle édition de l'ouvrage *Les 100 idées pour venir en aide aux élèves dyslexiques*, de Gavin Reed et Shannon Reed, est disponible aux éditions Tom Pousse. Le même éditeur propose aussi *100 idées pour aider les élèves dyscalculiques*, de Josiane Hélayel et Isabelle Causse-Mergui.

Différents endroits au Québec sont en mesure d'établir un diagnostic de trouble d'apprentissage. C'est le cas des hôpitaux mont-

réalais pour enfants Sainte-Justine et Montréal Children, mais aussi de l'Université de Montréal, de l'Université de Sherbrooke et de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), qui offrent chacun un service d'évaluation. Le milieu scolaire est également en mesure d'évaluer les difficultés et les troubles d'apprentissage.

Certaines cliniques neuropsychologiques privées proposent différents services, dont l'évaluation des TA. C'est le cas du Centre d'évaluation neuropsychologique et d'orientation pédagogique (CENOP), du Centre d'intervention multidisciplinaire pour l'élève (CIME), du CERC et de la Clinique Focus. Il est aussi possible de faire appel à des cliniques d'orthophonie privées, tel le Centre d'apprentissage aux mille et une astuces, ou encore à Annick Cotnoir, orthophoniste, et Céline de Brito, orthophoniste.

L'Association québécoise des troubles d'apprentissage (AQETA), qui veut être la référence en la matière et qui propose d'éclairer le sujet, dispose de différentes sections locales dans les régions suivantes : Montréal, Chaudière-Appalaches, Estrie, Laval, Laurentides, Mauricie-Centre-du-Québec, Monterégie, Outaouais, Québec et Saguenay-Lac-Saint-Jean. Leurs coordonnées précises peuvent être trouvées facilement dans le site Internet de l'association (aqeta.qc.ca). Par ailleurs, on tente présente-

ment de développer des bureaux régionaux en Gaspésie, en Abitibi-Témiscamingue et à Rimouski. On peut également consulter sa revue, *Rendez-vous*.

Dans Internet, on peut également consulter les sites du Service national du récit en adaptation scolaire (www.recitadaptscol.qc.ca) et celui de Logiciels éducatifs (logicielseducatifs.qc.ca), tous deux subventionnés par le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec.

On peut parcourir le site indépendant de Jenny Lévesque, intitulé Sites pour enfants (sitespourenfants.com), qui répertorie des sites éducatifs, entre autres dans le domaine de l'écriture. Il y a aussi le Répertoire des sites éducatifs pour les élèves du préscolaire et du primaire (lasouris-web.org), un site québécois dressant l'inventaire de différents sites éducatifs pour l'apprentissage du français, qui sont classés selon le cycle des enfants.

On peut, bien sûr, consulter le site de l'aide gratuite aux devoirs Allô Prof (alloprof.qc.ca), en cas de besoin.

Enfin, les moins jeunes pourront profiter du site du Consortium d'animation sur la persévérance et la réussite en enseignement supérieur (www.capres.ca).

Collaborateur
Le Devoir



Le magazine de l'AQETA

AQETA